

UNE LIAISON  
AMÉRICAINNE

---

NE PAS  
SUCCOMBER

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Foster, Emily (Écrivain)

[How not to fall. Français]

Ne pas succomber / Emily Foster.

(Une liaison américaine; tome 1)

Traduction de: How not to fall.

ISBN 978-2-89585-915-4

I. Titre. II. Titre : How not to fall. Français.

PS3606.O86H6814 2018 813'.6 C2017-942435-1

Copyright © 2016 by Emily Foster

© 2018 Les Éditeurs réunis pour la traduction française

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal: 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

EMILY FOSTER

UNE LIAISON  
AMÉRICAINE

---

NE PAS  
SUCCOMBER

Traduit de l'américain par Éric Cartier



LES ÉDITEURS RÉUNIS



# 1

## Vas-y avec tes tripes, ma fille

Mes lèvres sont desséchées, mon cœur bat la chamade et il n'est même pas encore là.

Ce garçon, c'est cet universitaire postdoctoral de mon laboratoire de psychophysiologie. Il est grand, blond, anglais et alpiniste. Un physique d'athlète à faire pleurer. À 23 ans, il a décroché une maîtrise en science et un Ph. D. à l'Université de Cambridge. Bref, je dirais que ce gars-là est tout simplement un génie !

Nous, les étudiantes du labo, il nous fait toutes rêver, y compris Margaret, qui est lesbienne. Je suis la plus entichée de la bande. La preuve est que je lui ai demandé d'aller prendre un café.

Rien de bien original là-dedans. Nous avons déjà pris des cafés ensemble pour discuter de rapports et de projets de recherche. Les lèvres sèches et le cœur qui s'affole ne sont pas non plus des phénomènes très nouveaux. Ça m'arrive chaque fois que je le vois ou, comme c'est le cas ici, même lorsqu'il n'est pas là. Que voulez-vous, c'est comme ça.

Toutefois, il est possible que j'aie réussi à lui faire croire que j'éprouvais quelques difficultés avec certaines données et que c'était la raison pour laquelle je voulais lui parler. (Il n'y a aucun problème avec les données. J'ai presque fini de rédiger mon mémoire et le tout s'est déroulé plus

facilement que je ne le pensais.) En fait, tout ce que je veux lui dire – et voir – est gravé dans mon esprit afin de ne pas commettre d’impair : « Charles, tu sais, c’est mon dernier semestre à l’Université de l’Indiana avant d’entreprendre des études de deuxième cycle. Je pense que toi et moi, nous avons des atomes crochus. Aussi, j’aimerais avoir une relation physique avec toi avant de m’en aller ailleurs. Qu’en dis-tu ? »

Rien n’est plus clair, non ? Si quelqu’un me faisait une proposition aussi dénuée d’ambiguïté, je serais la première à apprécier une telle franchise.

Tandis que je suis assise, en train de l’attendre, un peu comme dans une lettre de motivation accompagnant un curriculum vitæ, je pense à inclure dans ma proposition une suite d’attributs faisant de ma personne une partenaire sexuelle prometteuse. En ordre décroissant, ces attributs sont :

Mon cerveau. Un avantage pour toute autre tâche complexe que j’entreprends et je ne vois pas pourquoi il ne me serait pas utile au cours de cette démarche.

Ma forme physique. Je ne sais pas non plus si cet avantage pourra m’être d’une quelconque utilité, mais j’ai déjà entendu l’expression « sexualité athlétique » et je suis certaine de vouloir essayer de la mettre en pratique.

Mon enthousiasme. Je suis persuadée qu’il vaut mieux avoir des relations sexuelles avec quelqu’un qui est vraiment content d’être en votre compagnie qu’avec quelqu’un qui s’en moque. Il y a aussi, peut-être, un quatrième attribut...

Mon imperturbable besoin de passer pour une idiote en public.

Je ne dirai pas que je suis une reine de beauté, car ce n'est pas le cas. Mon nez a vraiment ce que j'appelle du caractère et mes cheveux sont plutôt ébouriffés. Mon corps a davantage la forme d'un bracelet-montre que celle d'un sablier : plat, mais tortueux. Il me plaît ainsi et je suis sa première admiratrice tout en étant consciente du fait qu'il ne répond guère aux critères esthétiques généralement admis. Cela se remarque tout particulièrement à l'endroit où mes seins devraient se profiler.

Après avoir discuté de tout cela avec Margaret, ma consœur de laboratoire et camarade de chambre, nous avons décidé que je devrais me défendre avec mes propres atouts.

En fait, je viens de vous mentir un peu lorsque j'ai dit que « nous » avons décidé. La vérité est que notre entretien s'est plutôt déroulé en ces termes.

MOI: Je vais vraiment le faire. Je vais demander à Charles de faire l'amour avec moi.

MARGARET: *Elle éclate d'un rire homérique.*

MOI: *Je conserve un visage imperturbable.*

MARGARET: *Elle cesse brusquement de rire. Parles-tu sérieusement?*

MOI: Comme s'il s'agissait d'une hémorragie...

(N. B.: Je n'ai pas réellement dit cela. C'est le genre de réponse que j'ai *imaginé* donner. Je pense qu'en fait, j'ai dû lui répondre quelque chose de plus lapidaire, tel que « oui ». Et ne croyez surtout pas que je suis capable d'écrire le mot « hémorragie » sans consulter un dictionnaire.)

MARGARET: Mais pourquoi ne pas simplement lui fixer un *rendez-vous*?

MOI: Je n'ai pas de temps à perdre! Il ne me reste que trois mois à passer ici et j'ai un mémoire à rédiger!

MARGARET: *Elle me regarde en silence et n'en croit pas ses oreilles.*  
Et quand comptes-tu faire cela?

MOI: Juste avant les vacances de printemps. Si les choses tournent au vinaigre, nous pourrons alors nous éviter pendant deux semaines et faire comme si rien n'était arrivé.

MARGARET: Que vas-tu dire, ma poule?

MOI: Ma poule, je n'en ai pas la moindre idée.

(N. B. : C'est mot à mot ce que je lui ai répondu.)

Nous avons essayé de taper sur Google la phrase «Comment demander à un gars s'il aimerait avoir des relations sexuelles avec vous», mais nous n'avons rien trouvé de concluant. Nous avons, par contre, vu beaucoup de banalités du genre «Comment savoir *si vous lui plaisez*», mais je sais d'avance que je ne lui suis pas indifférente. Il me considère comme son petit canard. La professeure Smith est le papa canard et Charles, la maman. Tous les étudiants de premier cycle sont leurs canetons. Ces derniers cancanent et se dandinent dans le labo en n'ayant qu'une vague idée de ce qu'ils doivent faire.

Je n'ai pas tenté de rechercher la rubrique «Comment convaincre un canard dominant qu'après tout vous n'êtes pas un caneton, mais une fille sexy qui veut avoir des relations sexuelles avec lui».



Après avoir mûrement réfléchi, Margaret en avait conclu que je ne devais rien dire. « Pour ma part, je me tairais, me dit-elle, car je trouverais cela plutôt gênant. »

Je lui ai répondu qu'il valait mieux éprouver de la gêne que de ne rien tenter, car j'étais persuadée que lui et moi avions quelque chose en commun.

Elle ajouta : « Sais-tu que, en lui posant la question à brûle-pourpoint, tu risques peut-être de rendre la chose moins susceptible de se réaliser ? »

Je n'en savais rien et ne le sais pas plus maintenant. Tout ce que je sais faire est d'essayer et de poursuivre mes efforts jusqu'à ce que je parvienne à mes fins. Une fois mes objectifs atteints, je ne cesse de me perfectionner jusqu'à ce que je devienne experte dans le sujet que je me suis imposé. C'est ainsi que ça fonctionne, ne croyez-vous pas ?

Me voilà donc là, dans mon entité, avec mes lèvres desséchées, mon cœur en débandade et un café froid devant moi tout simplement parce que j'ai décidé que, quels que soient les résultats, je suis prête à les accepter. Ce n'est pas une affaire d'État après tout ! S'il dit non, eh bien, ce sera non, un point c'est tout. Nous terminerons notre semestre et nous en irons chacun de notre côté. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Rien ne changera. Peu importe ce qui arrive aujourd'hui, je n'en décrocherai pas moins mon diplôme en mai, cesserai de donner mes cours de danse, me rendrai à la conférence du Congrès mondial de psychophysiologie, puis ensuite à New York pour profiter de l'hospitalité de mes parents en prenant un mois de repos.

Je filerai ensuite à Boston pour m'engager dans ce que l'on décrit comme étant le programme conjoint de

Harvard et du MIT en médecine et en sciences. (Tout un programme, non ? Je dois avouer que cela m'impressionne également.)

Et rien de ce que Charles pourrait dire ou faire ne pourra changer quoi que ce soit.

Je voudrais prendre un instant pour avouer qu'au départ, je me suis inscrite au programme de l'Université Harvard *un peu par dérision*. On dit bien que tout le monde postule pour entrer à Harvard, n'est-ce pas ? J'ai postulé en tant que diplômée de premier cycle et n'ai pas été acceptée. L'an dernier, j'ai alors regardé les programmes doctoraux et me suis dit que je devais tenter ma chance. Ce n'est pas comme un test d'admission dans une école de médecine. Il s'agit de s'inscrire dans un programme supplémentaire et de rédiger un autre mémoire. Le programme est un *vrai fouillis* et c'est pourquoi tout le monde s'y inscrit. Mais personne n'est accepté. Une fois refusé par Harvard, vous vous inscrivez là où l'on vous accepte et c'est bien ainsi.

D'un autre côté, si j'exclus les années que j'ai perdues à tenter de devenir danseuse classique – un sujet sur lequel je ne m'étendrai pas –, je peux dire que j'ai rêvé ma vie entière de m'inscrire à la fac de médecine de l'Université de Columbia. Mes deux parents ont obtenu leur doctorat en médecine dans cette institution. C'est là qu'ils se sont rencontrés et qu'ils sont tombés amoureux l'un de l'autre. Je suis une sorte de «bébé de Columbia». Cela faisait partie de mon destin... jusqu'à ce que je reçoive la lettre de Harvard.

Je sais, je sais, il s'agit là d'un petit problème pour une fille issue d'une famille aisée et je ne peux qu'apprécier sincèrement les avantages matériels dont j'ai pu bénéficier. Cela prouve combien j'aurais peu à perdre dans les

présentes circonstances. Le jour où la lettre m'est parvenue, je me suis assise sur mon lit, entourée des autres lettres d'acceptation, et j'ai fait la seule chose que je pouvais faire en un tel cas. J'ai appelé mes parents sur Skype.

Après avoir touché mon front de la paume de ma main, je leur ai dit: «Je ne sais pas si ce sera Columbia ou Harvard...»

Mon père a répondu quelque chose comme: «Anniebellie, il faut que ton choix réponde à tes attentes.» (Mon prénom est Annabelle, mais parfois papa m'appelle Anniebellie, depuis ma naissance, et je doute qu'il cesse un jour de le faire, même lorsque je lui fais les gros yeux.)

Maman s'est contentée de me dire: «Vas-y avec tes tripes, ma fille...»

En d'autres termes, ils ne m'étaient pas d'un grand secours. Je suis allée courir dans Bryan Park et, lorsque je suis revenue à la maison, haletante et en nage, je les ai rappelés sur Skype.

— Ce sera Harvard..., ai-je dit. Puis, sans raison apparente, je me mis à sangloter.

Mon père a soupiré.

— Nous sommes vraiment fiers de toi, mais tu sais quoi? me répondit-il, non sans s'interrompre et renifler, nous serions aussi fiers si tu vivais dans le sous-sol de notre maison et si tu travaillais au Starbucks le reste de ton existence, car *c'est ce que tu es* qui compte. Tu es une personne attentionnée et belle, Anniebellie. Tu mérites ce qui t'arrive.

Le reste de notre conversation est embarrassante, mais je veux que vous compreniez dans quel esprit je me trouvais alors. Tout ce que j'ai pu répondre sur le coup fut « Papa... » en sanglotant devant mon ordinateur portable.

Ma mère m'a dit: « Je te serre électroniquement dans mes bras... » C'est le genre de phrase un peu maladroite que ma chère maman peut sortir.

Je me suis alors mise à rire à travers mes pleurs et lui ai répondu: « Je t'aime aussi, tu sais... »

N'est-ce pas que j'ai de la chance? Tôt ou tard, il faudra que je prenne de la maturité, je le sais. Un jour, lorsque j'aurai une décision difficile à prendre, il faudra bien que j'appelle quelqu'un d'autre que mes parents, mais vous savez quoi? Ce jour n'est pas encore arrivé et je ne suis pas pressée. De toute façon, c'était la semaine dernière et aujourd'hui me voilà, toujours étudiante de premier cycle, toujours à l'Université de l'Indiana. Et même si, à ce moment précis, l'idée de vivre dans le sous-sol de mes parents et de travailler chez Starbucks me semble une perspective plutôt souriante, je sais qu'en fait il n'existe aucun rejet dont je ne peux affronter les conséquences. Ayant été abondamment rejetée, mais également acceptée, je me sens à l'aise.

Merde! Le voilà qui arrive...